

***Les Liaisons dangereuses* : quand le jeu est truqué**

Catriona Seth

Les règles du contrepoint et de l'harmonie conditionnent les compositions des musiciens des Lumières. En littérature, le roman épistolaire repose sur un agencement qui joue avec de telles possibilités. Le lecteur est malmené, comme les personnages, lorsqu'une lettre disparaît : la tension narrative s'intensifie et paraît promettre ce que l'œuvre ne livre pas. Que d'ouvrages romanesques dans lesquels, vertige ouvert sur le vide ou peut-être sur l'absolu qu'est la fiction, dans lesquels se lit une courte note d'un pseudo-éditeur : « Cette lettre ne s'est pas retrouvée »... comme dans *Les Liaisons dangereuses*, publié pour la première fois en 1782¹. Voilà qui vient perturber les règles, rompre l'échange, nier l'espoir d'une communication transparente comme celle à laquelle aspirent une Julie d'Étange et un Saint-Preux dans *La Nouvelle Héloïse* (1761) de Rousseau, contre-modèle avoué de Choderlos de Laclos.

Au sein des fictions épistolaires, la lettre devient parfois objet, à jamais « inlue », si l'on peut me permettre ce néologisme, tel ce courrier arrivé au sérail d'Usbek dans les *Lettres persanes* (1721) de Montesquieu, trop tard pour le grand eunuque auquel il était destiné. Le remplaçant du défunt s'adresse ainsi au maître absent : « Deux jours après sa mort [celle du grand eunuque] on m'apporta une de tes lettres qui lui était adressée : je me suis bien gardé de l'ouvrir ; je l'ai enveloppée avec respect, et je l'ai serrée jusqu'à ce que tu m'aies fait connaître tes sacrées volontés². » Vénérée comme une émanation du maître, la lettre n'a aucun pouvoir – tout au contraire – car les ordres qui y sont contenus, prévus pour réduire l'opposition et restaurer l'équilibre dans le harem, resteront à jamais – qu'on me pardonne ce jeu de mots – lettre morte.

En jouant sur les savoirs et les ignorances des personnages, de tels ressorts viennent aussi rappeler au lecteur qu'il est à la merci de l'auteur : en ouvrant le livre, il a abdiqué tout pouvoir d'en influencer l'issue. C'est le pacte même de la fiction, qui est ainsi mis en évidence dans le roman par lettres. *Les Liaisons dangereuses* offrent une combinatoire particulièrement aboutie. S'y réalise en effet un enchevêtrement de déceptions révélateur des dysfonctionnements auxquels les conventions mondaines peuvent faire écran. L'enjeu est donc de désorganiser les règles établies tout en maintenant les apparences.

Traité de littérature libertine : la séduction entre stratégie militaire et jeu de rôle

Dans sa tentative de séduction de la présidente de Tourvel, le cynique vicomte de Valmont, sachant que la dame de ses pensées lui renverra ses courriers sans les lire, en écrit un, en termes généraux, puis se contente de changer l'enveloppe à chaque fois. Il s'en ouvre à sa complice la marquise de Merteuil :

J'en suis à ma quatrième Lettre renvoyée. J'ai peut-être tort de dire la quatrième ; car ayant bien deviné, dès le premier renvoi, qu'il serait suivi de beaucoup d'autres, et ne voulant pas perdre ainsi mon temps, j'ai pris le parti de mettre mes doléances en lieux communs, de ne point dater et depuis le second Courier, c'est toujours la même Lettre qui va et vient ; je ne fais que changer d'enveloppe. Si ma belle finit comme finissent ordinairement les belles, et s'attendrit un jour au moins de lassitude, enfin elle gardera la missive, et il sera temps alors de me remettre au courant³.

¹ Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, éd. Catriona Seth, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2011, Lettre CXII, p. 307. – Toutes nos références renvoient à cette édition.

² Montesquieu, *Lettres persanes*, Lettre CLXIV.

³ Laclos, Lettre CX, p. 301-2.

Pour Mme de Tourvel, à enveloppe nouvelle, courrier nouveau ; pour le libertin, si le message ne change pas, il ne sert de rien de s'épuiser à en rédiger une seconde, une troisième, voire une quatrième version.

Les libertins tirent profit des attentes de leurs proies. Ils n'en satisfont que l'apparence. L'enveloppe à chaque fois renouvelée est la métaphore de ce processus. Il est important pour les roués que la conduite des innocents puisse être prévisible. En face, ils ont un répertoire d'actions et de réactions pour parvenir à leurs fins. L'opération de séduction est donc d'un côté un processus stratégique, comme le montrent de nombreuses métaphores militaires – citons comme emblématique l'affirmation orgueilleuse du vicomte qui a triomphé de la vertu de la présidente à l'ouverture de la quatrième partie : « Ce n'est donc pas, comme dans mes autres aventures, une simple capitulation plus ou moins avantageuse, et dont il est plus facile de profiter que de s'enorgueillir ; c'est une victoire complète, achetée par une campagne pénible, et décidée par de savantes manœuvres⁴ ». Il s'agit aussi, d'un autre côté, d'un jeu de rôles, ce qui explique le recours à des images tirées du monde du théâtre et dont je donnerai un seul exemple. Requérant des informations de sa complice, la marquise de Merteuil, qui lui a demandé de pervertir la jeune Cécile, le vicomte de Valmont a besoin de comprendre la situation avant d'agir – et je n'ai sans doute aucun besoin de rappeler ici que les *réclames* désignent au théâtre les derniers mots de la réplique précédant celle que doit prononcer un acteur :

Instruisez-moi donc de ce qui est, et de ce que je dois faire ; ou bien je déserte, pour éviter l'ennui que je prévois. Pourrai-je causer avec vous ce matin ? Si vous êtes *occupée*, au moins écrivez-moi un mot, et donnez-moi les réclames de mon rôle⁵.

Valmont menace de désertir – nouvelle métaphore militaire – si son texte ne lui est pas donné d'avance. Dans un savant dosage de conventions maîtrisées et de jeux pour les détourner, l'opération de tromperie s'échafaude.

Savoir parler et savoir vivre

Au XVIII^e siècle, le libertinage repose sur le langage. Il feint d'observer les règles de la haute société car il se pratique entre gens de bonne compagnie. Il s'agit d'avoir des pratiques que le monde déplore, entre autres en termes moraux, et d'avoir des échanges très libres – la racine du terme *libertin* l'indique – mais en usant de contraintes complices entre initiés. Il repose sur un jeu entre l'apparence et la réalité, entre l'être et le paraître. La marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont, au moment de leur entente, s'en donnent à cœur joie. Ils se moquent de ceux qui ne pensent ou ne parlent pas comme eux ; ils s'exhibent l'un à l'autre, comme pour faire admirer leur dextérité langagière ; ils usent des mots comme d'armes. Les procédés de ces joueurs libertins reposent sur un savoir parler et un savoir vivre, sur un savoir lire et un savoir écrire ou encore sur un savoir dire et un savoir suggérer.

Le libertin veut pouvoir tout dire, mais la crudité est bannie ou tout au moins cantonnée à des situations de détournement. L'un des triomphes faciles de Valmont est, après avoir défloré Cécile, de l'éduquer dans des pratiques ignorées par les dames de la bonne société, et surtout dans un vocabulaire anatomique précis dont l'usage même dans sa bouche provoquerait le pire des scandales. Il dit avoir composé « une espèce de catéchisme de débauche, à l'usage de [s]on écolière » en précisant : « Je m'amuse à n'y rien nommer que par le mot technique⁶ ».

Le revers de cet excès de précision est à chercher dans le langage de sa complice. Lorsque la marquise entend parler des réalités de l'amour physique, elle le fait par le biais de termes figurés

⁴ Lettre CXXV, p. 344.

⁵ Lettre LIX, p. 144.

⁶ Lettre CX, p. 305.

et de ce que l'on appelle le « langage gazé », cet usage qui feint de voiler pour mieux révéler et dont les voiles sont le revers acceptable d'une obscénité impossible à formuler dans le contexte mondain. Se moquant de femmes qui n'ont pas son expérience, Merteuil affirme : « Cet entier abandon de soi-même, ce délire de la volupté où le plaisir s'épure par son excès, ces biens de l'amour⁷, ne sont pas connus d'elles⁸. » L'expression est châtiée, mais la considération crue. La marquise parle d'orgasme en ayant recours à un vocabulaire noble. La jouissance est presque plus dans cette capacité à dire la chose qu'à la faire.

Entre les lignes

Le libertin méprise l'amour. Il est question souvent des sentiments auxquels ni Merteuil, ni Valmont n'entend céder. Au moment de prendre au piège Prévan, qui compte la séduire, la marquise reçoit de lui un billet : « Il m'y annonçait que je pouvais compter sur lui, et ce mot essentiel était entouré de tous les mots parasites d'amour, de bonheur, etc. qui ne manquent jamais de se trouver à pareille fête⁹. » La libertine est, comme l'indique ce commentaire, une lectrice hors pair. Elle analyse les textes et y décèle des traces d'aveux que l'épistolier ne s'est pas faits à lui-même. C'est l'une des raisons pour lesquelles elle se méfie des lettres et conseille de ne jamais en écrire qui soient, comme l'affirme le jeune chevalier Danceny, « le portrait de l'âme¹⁰ ». Il faut plutôt, selon elle, écrire la missive qu'a envie de lire le destinataire, se couler dans un moule, être un caméléon épistolaire. C'est ce que réussit si bien Valmont lorsqu'il rédige des lettres d'amour à la présidente dans le seul but, entièrement cynique, de la séduire.

Le langage est donc utilisé contre des tiers dont la naïveté (ou même, pourrait-on dire, simplement la bonne foi), les conduit à prendre au premier degré des affirmations creuses qui tissent une toile autour d'eux. La démonstration la plus éclatante en est la lettre, célèbre, rédigée par le vicomte, sur le dos d'une prostituée, Émilie, au cours d'une nuit d'étreintes. Le double langage n'est compréhensible qu'à la marquise ou, derrière elle, comme un voyeur lisant au-dessus de son épaule, au lecteur qui a pris connaissance d'un mode d'emploi inclus dans la lettre précédente, mais dont la rédaction est nécessairement postérieure. Valmont y écrit à Merteuil à propos d'Émilie :

[E]lle vient [...] de me servir de pupitre pour écrire à ma belle Dévote, à qui j'ai trouvé plaisant d'envoyer une Lettre écrite du lit et presque dans les bras d'une fille, interrompue même pour une infidélité complète, et dans laquelle je lui rends un compte exact de ma situation et de ma conduite. [...]

Comme il faut que ma Lettre soit timbrée de Paris, je vous l'envoie ; je la laisse ouverte. Vous voudrez bien la lire, la cacheter, et la faire mettre à la Poste. Surtout n'allez pas vous servir de votre cachet, ni même d'aucun emblème amoureux ; une tête seulement¹¹.

Le truquage du cachet doit, dans un autre détournement des règles, brouiller les pistes. Certes la marquise de Merteuil envoie le courrier, mais il ne faut pas qu'on puisse la soupçonner de cette action, voilà pourquoi il s'agit d'éviter de recourir à son cachet habituel – qui représente sans doute, pour une femme de la haute noblesse, ses armoiries. Comme le laisse entendre la suite, il n'est pas inhabituel de jouer de cachets autres, de fantaisie, pour les assortir au message. Valmont a écrit à la

⁷ L'expression se retrouve aussi Lettre CXXXVII.

⁸ Lettre V, p. 24.

⁹ Il s'agit de la Lettre LXXXV qui, comme le long portrait autobiographique de la marquise (Lettre LXXXI) témoignera contre elle lors de sa diffusion dans Paris.

¹⁰ Lettre CL, p. 409.

¹¹ Lettre XLVII, p. 118.

présidente de Tourvel un texte dans lequel elle est invitée à lire une déclaration sentimentale, mais il s'agit de la prendre par surprise, d'où le refus d'orner l'enveloppe d'un « emblème amoureux » qui pourrait la mettre en garde et la conduire à rejeter le courrier par suspicion.

Le timbre, quant à lui, identifie le lieu d'entrée de l'envoi dans le circuit postal¹² – ici Paris – sans coïncider avec celui de l'écriture. Faire partir l'envoi de la capitale, c'est a priori démultiplier les expéditeurs putatifs et surtout rendre improbable l'identification d'un auteur qui se trouve à la campagne.

Les questions de matérialité de l'envoi redoublent d'effet si nous considérons l'interruption dans l'écriture à laquelle fait allusion Valmont. Cette interruption révélée à la marquise est traduite dans la lettre écrite à la présidente par le vicomte.

C'est après une nuit orageuse, et pendant laquelle je n'ai pas fermé l'œil ; c'est après avoir été sans cesse ou dans l'agitation d'une ardeur dévorante, ou dans l'entier anéantissement de toutes les facultés de mon âme, que je viens chercher auprès de vous, Madame, un calme dont j'ai besoin, et dont pourtant je n'espère pas jouir encore. En effet, la situation où je suis en vous écrivant, me fait connaître, plus que jamais, la puissance irrésistible de l'amour ; j'ai peine à conserver assez d'empire sur moi, pour mettre quelque ordre dans mes idées ; et déjà je prévois que je ne finirai pas cette Lettre, sans être obligé de l'interrompre. Quoi ! ne puis-je donc espérer que vous partagerez quelque jour le trouble que j'éprouve en ce moment ? J'ose croire cependant que, si vous le connaissiez bien, vous n'y seriez pas entièrement insensible [...]. Jamais je n'eus tant de plaisir en vous écrivant ; jamais je ne ressentis, dans cette occupation, une émotion si douce, et cependant si vive. Tout semble augmenter mes transports : l'air que je respire est brûlant de volupté ; la table même sur laquelle je vous écris, consacrée pour la première fois à cet usage, devient pour moi l'autel sacré de l'amour ; combien elle va s'embellir à mes yeux ! j'aurai tracé sur elle le serment de vous aimer toujours ! Pardonnez, je vous en supplie, au désordre de mes sens. Je devrais peut-être m'abandonner moins à des transports que vous ne partagez pas : il faut vous quitter un moment pour dissiper une ivresse qui s'augmente sans cesse, et devient plus forte que moi.

Je reviens à vous, Madame, et sans doute j'y reviens toujours avec le même empressément. Cependant le sentiment du bonheur a fui loin de moi ; il a fait place à celui des privations cruelles¹³.

Le jeu est ici à son sommet. Valmont exhibe ses prouesses en parallèle à ses deux lectrices : la naïve Mme de Tourvel qui ne va rien y comprendre et croire à la narration d'une nuit d'insomnie soufferte par un soupirant épris d'elle ; la cynique marquise de Merteuil qui, ayant la grille de lecture fournie dans la lettre précédente, comprend à quelles phases de l'acte sexuel correspondent les étapes de la narration du vicomte. Il s'agit aussi d'un formidable jeu du romancier avec son lecteur : Laclos rend parlant le blanc typographique.

Ce qui dit l'orgasme, c'est en effet le saut de paragraphe, ce ne sont pas les mots. Paradoxalement, une absence, un blanc, sont donc doués d'éloquence.

Infractions et conséquences

Le personnage du vicomte de Valmont a choqué les contemporains de Laclos à la parution du roman en 1782, mais celui de la marquise de Merteuil plus encore. Marie-Jeanne Riccoboni, la romancière, amie de famille de l'auteur des *Liaisons dangereuses*, s'en est émue parmi d'autres. L'intrigue dépeint en effet une femme qui, « nouvelle Dalila », comme elle se décrit elle-même,

¹² Rappelons que le timbre est ici l'équivalent du cachet postal en termes modernes et ne livre que le nom de la ville de départ.

¹³ Lettre XLVIII, p. 119-20.

s'engage de manière effrontée dans une voie inattendue, celle d'un libertinage au féminin retranché derrière le masque de la vertu. En dictant les règles du jeu, elle se rend compte aussi du danger à avoir pour adversaire un égal. Lorsque Valmont demande à renouer avec elle, elle démontre l'inanité de sa proposition en prenant pour image celle de deux tricheurs – des chevaliers d'industrie comme on les appelait à l'époque :

Mais dites-moi, Vicomte, qui de nous deux se chargera de tromper l'autre ? Vous savez l'histoire de ces deux fripons, qui se reconnurent en jouant : Nous ne nous ferons rien, se dirent-ils, payons les cartes par moitié ; et ils quittèrent la partie. Suivons, croyez-moi, ce prudent exemple, et ne perdons pas ensemble un temps que nous pouvons si bien employer ailleurs¹⁴.

Cette sage proposition se révélera intenable.

Les relations entre la marquise et le vicomte se gâtent lorsque Valmont se laisse aller aux sentiments en voyant la présidente comme une femme qu'il aime, plutôt que comme une simple conquête. Merteuil le sait depuis plus longtemps que lui, justement parce qu'elle est adepte de l'analyse de textes. Elle va se servir de cela pour abattre celui qui viole les règles qu'elle a faites siennes.

Être libertin, c'est aussi se conformer à une sorte de code de l'honneur. Cela rend théoriquement les choses prévisibles jusqu'à un certain point, comme une mécanique bien huilée : après avoir vaincu la présidente de Tourvel, le vicomte est tenu de la quitter, non de s'y attacher. Merteuil, consciente de l'inégalité entre les sexes, en matière de relations physiques, a fixé la conduite qu'elle attend d'elle-même et questionne son complice : « quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes ? je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude ; ils sont le fruit de mes profondes réflexions¹⁵. » En cela, son complice n'est pas à sa hauteur.

Double jeu et double peine

Valmont, qui a fait des courriers recopiés, réexpédiés, manipulés, dans tous les sens du terme, l'une de ses spécialités, est parfois mauvais lecteur. Il agit comme un pion, qui se prendrait pour un roi sans avoir les mêmes possibilités de manœuvre – et on se souviendra que l'image du jeu d'échecs accompagne le générique initial de l'adaptation cinématographique de Roger Vadim et Roger Vaillant, *Les Liaisons dangereuses* 1960 :

Tout ce que je peux faire, c'est de vous raconter une histoire. Peut-être n'aurez-vous pas le temps de la lire, ou celui d'y faire assez attention pour la bien entendre ? libre à vous. Ce ne sera, au pis-aller, qu'une histoire de perdue.

Un homme de ma connaissance s'était empêtré, comme vous, d'une femme qui lui faisait peu d'honneur. Il avait bien, par intervalle, le bon esprit de sentir que, tôt ou tard, cette aventure lui ferait tort : mais quoiqu'il en rougît, il n'avait pas le courage de rompre. Son embarras était d'autant plus grand, qu'il s'était vanté à ses amis d'être entièrement libre ; et qu'il n'ignorait pas que le ridicule qu'on a augmente toujours en proportion qu'on s'en défend. Il passait ainsi sa vie, ne cessant de faire des sottises, et ne cessant de dire après : *Ce n'est pas ma faute*. Cet homme avait une amie qui fut tentée un moment de le livrer au public en cet état d'ivresse, et de rendre ainsi son ridicule ineffaçable : mais pourtant, plus généreuse que

¹⁴ Lettre CXXXI, p. 364.

¹⁵ Lettre LXXXI, p. 205.

maligne, ou peut-être encore par quelque autre motif, elle voulut tenter un dernier moyen, pour être, à tout événement, dans le cas de dire, comme son ami : *Ce n'est pas ma faute*. Elle lui fit donc parvenir, sans aucun autre avis, la Lettre qui suit, comme un remède dont l'usage pourrait être utile à son mal¹⁶.

L'homme en question n'existe pas. Merteuil, qui proposait de rédiger les mémoires de son complice, lui raconte, par anticipation, sa propre histoire. L'amie, c'est elle. La lettre dont le refrain « ce n'est pas ma faute » rythme l'échange et qui suit immédiatement le propos cité, va être reprise par Valmont. Or elle ne figure jamais sous le nom du vicomte comme expéditeur ou avec la présidente pour destinataire. Elle n'est présente dans le roman qu'ici. Pourquoi ? Parce que celle qui l'écrit en réalité, c'est bien la marquise, et la victime choisie n'est pas tant la présidente que Valmont lui-même, coupable d'avoir attenté à l'honneur des libertins. Le pseudo-remède est en réalité un poison, arme silencieuse et indirecte, administrée à la victime par un tiers.

La malheureuse madame de Tourvel n'est qu'un dommage collatéral du conflit entre les deux libertins. Dupé, le vicomte est pris, comme dans une souricière. Il est de plus l'auteur de son propre mal :

Ma foi, ma belle amie, je ne sais si j'ai mal lu ou mal entendu, et votre Lettre, et l'histoire que vous m'y faites, et le petit modèle épistolaire qui y était compris. Ce que je puis vous dire, c'est que ce dernier m'a paru original et propre à faire de l'effet : aussi je l'ai copié tout simplement, et tout simplement encore je l'ai envoyé à la céleste Présidente¹⁷.

Le « modèle épistolaire » truqué devient l'outil d'une double perte : celle de la présidente de Tourvel, que quitte Valmont ; celle du vicomte coupé de son seul amour véritable par sa veulerie et le cynisme de sa complice. Prenant conscience du succès de sa stratégie, la marquise n'aura pas le triomphe discret. Bien au contraire. Pour elle aussi, la roche tarpéienne sera proche du Capitole :

Sérieusement, Vicomte, vous avez quitté la Présidente ? vous lui avez envoyé la lettre que je vous avais faite pour elle ? En vérité, vous êtes charmant ; et vous avez surpassé mon attente ! J'avoue de bonne foi que ce triomphe me flatte plus que tous ceux que j'ai pu obtenir jusqu'à présent. Vous allez trouver peut-être que j'évalue bien haut cette femme, que naguère j'appréciais si peu ; point du tout : mais c'est que ce n'est pas sur elle que j'ai remporté cet avantage ; c'est sur vous : voilà le plaisant, et ce qui est vraiment délicieux.

Oui, Vicomte, vous aimiez beaucoup Mme de Tourvel, et même vous l'aimez encore ; vous l'aimez comme un fou : mais parce que je m'amusais à vous en faire honte vous l'avez bravement sacrifiée. Vous en auriez sacrifié mille, plutôt que de souffrir une plaisanterie. Où nous conduit pourtant la vanité ! Le sage a bien raison, quand il dit qu'elle est l'ennemie du bonheur¹⁸.

L'aveu de la marquise, évoquant désormais *la lettre que je vous avais faite pour elle*, explique *a posteriori* au vicomte la feinte de sa complice. Il est désormais trop tard. Valmont ne pourra débander les ressorts.

Triple truchage : le lecteur piégé

¹⁶ Lettre CXLI, p. 389.

¹⁷ Lettre CXLII, p. 391.

¹⁸ Lettre CXLV, p. 396.

La fierté insolente de l'une ne vaut cependant pas mieux que la vanité de l'autre : tous deux se laissent aller et oublient un temps la raison. On sait ce qu'il arrivera : les morts de Valmont et de Tourvel, la fuite de Cécile, le départ de Danceny, la déchéance de la marquise. Or c'est bien ici par l'entremise de la fiction racontée par Merteuil – la pseudo aventure arrivée à un homme « empêtré [...] d'une femme qui lui faisait peu d'honneur » – et du modèle de lettre – nouvelle expression des réclames de son rôle qu'il réclamait – que le vicomte est vaincu. Il a relevé un défi sans être à la hauteur. Il a transgressé les règles du jeu, un jeu dans lequel, à la différence des personnages naïfs du roman, il était partie prenante en connaissance de cause. « Où en seriez-vous à présent, si je n'avais voulu que vous faire une malice¹⁹ ? » demande la marquise, laissant ouvert un éventail de possibilités, d'histoires imaginables mais désormais impossibles.

Comme Valmont, le lecteur – à l'instar de tout spectateur de théâtre capable d'activer ce que Coleridge appelait une « volontaire suspension de l'incrédulité (*a willing suspension of disbelief*) » – est attrapé. Il accepte les règles du jeu – ou ce qu'il croit être les règles – dès lors qu'il commence à tourner les pages du livre. Toutes les cartes sont abattues – ou du moins toutes les lettres sont sous ses yeux. Toutes, ou presque... Le piège se referme. Certes le lecteur peut imaginer ce qui aurait pu arriver, mais la fiction de l'auteur se superpose sur sa propre pensée, prend le pas sur l'échappée de son imagination, mettant à mal tout désir d'une fin heureuse ou morale. La narration le rend complice. La tricherie s'inscrit sur un troisième plan : au-dessus de celui des libertins envers les bien-pensants, puis de celui des libertins qui s'affrontent, c'est celui de la complicité du lecteur qui prend plaisir aux transgressions et perversions dont il se fait le témoin. Modèle du romancier, la marquise de Merteuil n'a-t-elle pas averti le mauvais lecteur – Valmont certes, mais au-delà, vous ou moi – du triomphe nécessaire de la fiction : « tout ce que je peux faire, c'est vous raconter une histoire²⁰ ».

Catriona Seth

Référence bibliographique

Pierre-Ambroise-François Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, éd. Catriona Seth, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2011.

Note biographique

Catriona Seth occupe la chaire Maréchal Foch de littérature française à l'Université d'Oxford après avoir enseigné à Nancy et à Rouen. Elle est Membre de la British Academy et Membre Associée de l'Académie Royale de Belgique. Elle est l'auteure de nombreux ouvrages et articles sur la littérature française et l'histoire culturelle des Lumières, avec des domaines d'intérêt qui s'étendent de l'inoculation à Marie Antoinette. Elle a notamment édité Laclos et Germaine de Staël dans la Bibliothèque de la Pléiade.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Lettre CXLI, p. 389.